Compte rendu

Paul DIMOFF-La vie et l'oeuvre d'André Chénier jusqu'à la Révolution Française-1762-1790-(Paris-Librairie E.Droz-1936-2 vol in 8°)

Monsieur Dimoff, après plus de vingt ans de recherches, vient de publier une étude probablement définitive sur André Chénier. C'est là un travail immense, parfaite contre-partie de sa belle édition des poésies complètes de Chénier, parue de 1908 à 1919.

L'oeuvre du poète a toujours été entourée d'un véritable roman bibliographique, d'une complication toujours renaissante. Des manuscrits mal édités puis perdus, d'autres inaccessibles du fait de la mauvaise volonté ou de l'ignorance des descendants, un fourmillement d'ébauches, d'esquisses, de notes, de pièces inachevées, de vers isolés: voilà pour l'oeuvre poétique. Quant à la biographie, elle a été longtemps légendaire pour les premières et les dernières années de la vie de Chénier, hypothétique pour la période intermédiaire. Le problème se pose d'une façon décourageante: Chénier, mort très jeune, sans avoir rien publié, n'a été très bien connu que dans un petit cercle d'amis qui, pour la plupart, sont aussi morts pendant la tourmente révolutionnaire ou peu après. Il a laissé peu de lettres; très peu de documents contemporains signalent le mouvement. Tout restait donc à retrouver, à recréer à partir de notes d'archives, documents dont la précision n'a d'égale que le laconisme. M. Dimoff a mené ses recherches avec une inlassable ingéniosité. Il a fouillé les archives de Carcassonne, où se sont fixés les descendants d'André Chénier, celles des familles de Pange, de Roquefeuil des Ministères des Affaires Etrangères, de la Guerre, de la Justice, etc. Elles lui ont livré l'ossature rigide mais fruste d'une partie de son étude bibographique, en se combinant de manières parfois originales: certaines pièces militaires permettent de commenter une élégie;

unx xx vers précise un itinéraire de voyage, les régistres d'une cour de justice en datent un autre, une pierre tombale de Constantinople détruit l'une des légendes les plus célèbres de toutes celles qui courent sur le compte de Chénier.

Elles sont nombreuses, et M.Dimoff leur a fait une guerrex acharnée. L'une d'elles est presque fondamentale: l'ascendance grecque de Chénier, explication séduisante et facile de la note hellénique qui résonne dans tous ees poèmes: quelle aubaine pour les commentateurs qui croient à la toute-puissance de l'atavisme, à la fatalité de la race! Malheureusement, cette explication est, sinon totalement fausse, du moins très insuffisante. La mère d'André Chénier, Elisabeth Lomaca, a toujours été crue Grecque parce que son père, Antoine Lomaca, habitant Constantinople, mais de race latine avait épousé une Grecque, Saphira-Elisabeth Petri. M.Dimoff, après une étude très minutieuse de pièces d'état civil ou de pierres tombales des paroisses catholiques de Constantinople, démontre que cette dernière n'aurait pu avoir que treize ans à la naissance de sa fille. La véritable mère de Mme Chénier serait alors une première femme d'Antoine Lomaca, qu'une tradition familiale donne pour une descendante des Cornaro de Lusignan, rois de Chypre, c'est-à-dire latine et catholique.

Rien n'est plus amusant, mais ce n'est pas absolument convaincant. En dehors du fait que le mariage d'une fillette de douze ans, dans un pays où l'état civil était, pour le moins, chancelant, n'eût peut-être pas semblé monstrueux, même dans un milieu catholique, le fait qu'on ne possède pas l'acte de baptême de la future Mme Chénier laisse la voie ouverte à plus d'hypothèses que n'en envisage M.Dimoff. Et, en admettant même que sa mère eût

été une Cornaro,rien n'exclut la possibilité d'une grand'mère grecque.Ces questions-là sont toujours embrouillées.

Toujours est-il que,Grecque ou non,Mme Chénier,dès son retour en France,mit tout en oeuvre pour faire figure de belle Orientale,avec une mise en scène adroite.Elle porte un costume grec,dans les danses des Iles,fait entendre aux hôtes de son salon des chants orientaux;elle écrit-ou signe-des Lettres Grecques et, par tous ces moyens un peu superficiels,crée une ambiance hellénique autour d'elle.Qu'elle fût légitime ou non,personne ne songeait à le discuter.C'est là,pour ainsi dire,la création d'un atavisme artificiel.C'est exactement ce que fera son fils,sur un autre plan. Il a quitté l'Orient trop jeune pour en garder le moindre souvenir précis mais,peu à peu,par un effort intellectuel et volontaire, il s'est aussi créé un climat grec ou,plus exactement antique. Car son classicisme est composite.Le fait de s'inspirer très étroitement des textes anciens est loin d'être une originalité.M.Dimoff met en évidence cette même procédé chez Le Brun,chez Brazais, un ami de Chénier qui a beaucoup écrit mais rien publié.Parny,Bertin,faisaient des éditions annotées de leurs propres oeuvres,en indiquant tous les emprunts aux auteurs classiques.Chénier s'est créé un style personnel,non pas seulement en remontant à ces mêmes sources,mais bien en les interprétant.suivant une technique neuve,plus profonde,plus vivante qu'on ne le faisait alors.

L' Antiquité est très vaste pour Chénier.Elle englobe,non seulement la Grèce et Rome,mais encore l'Orient Biblique,l'Extrême Orient et l'Islam.Ici s'ouvre le domaine de la littérature comparée,car l'ambiance hellénique,celle dans laquelle Chénier évolue

avec le plus d'aise, a influencé toutes les autres.Ceci devient très sensible dans les interprétations des textes puisés à des sources plus lointaines dans l'espace et le temps.Ses adaptations de thèmes de l'Extrême-Orient ne sont pas très caractéristiques car il ne pouvait connaître les originaux qu'à travers des traductions de missionnaires ,qui les avaient déjà copieusement élagués et assourdis.Le traitement des textes bibliques est plus caractéristique.Pour André Chénier, ils sont strictement littéraires, sans portée religieuse,aussi les passages qui l'attirent sont-ils assez peu nombreux.Parfois, l'adaptation est charmante, comme ce vers;

"Je suis la fleur des champs et le lis des vallées"(1)

Parfois aussi, elle est d'une platitude totale:

"La vie eut bien pour moi de volages douceurs,

Je les goûtais à peine,et voilà que je meurs"(2)

Les versets bibliques ont une tonalité si particulière que même si l'on fait abstraction de leur portée religieuse, il est difficile d'échaper à l'espèce d'envoûtement qu'ils créent.Ils marquent un style, mais ne se fondant pas en lui.Seule, une adaptation très fidèle leur laisse leur richesse lyrique.Aussi peut-on se demander ce que serait devenue la Suzanne, que Chénier médita si longtemps et dont il écrivit si peu de vers.Chez lui, l'influence biblique se réduit à une espèce de note pastorale ,terne et sourde en comparaison de l'influence grecque.Les détails trop caractéristiques, trop orientaux, sont supprimés.Le Cantique des Cantiques devient chez lui une bergerade.Et-comme cela n'est pas rare-le texte trahi se venge.On sent là une curieuse lutte con-

(1)-Cantique des Cantiques-II-v I-cité T.II-p 197
(2)-I Rois-XIV-v 43-cité T.II-p 197

tre des éléments rebelles à son génie xx.

M.Dimoff étudie l'influence des littératures étrangères modernes sur l'oeuvre d'André Chénier.Sa méthode est scrupuleuse mais il ne présente pas de conclusions,et c'est dommage.Ici encore, on s'aperçoit que Chénier suit avec fidélité,presque avec timidité l'esthétique de son temps.Son séjour en Angleterre,par exemple, ne lui révèle aucun auteur inconnu en France.Sans doute savait-il très mal l'anglais.On dirait qu'il n'a lu que des traductions.Les auteurs dont il s'inspire par moments,Shakespeare,Milton,Young, Ossian,Richardsonsont depuis longtemps connus en France.Encore ne pratique-t-il apparemment que le Shakespeare de Le Tourneur et le Richardson de l'abbé Prévost.Chénier cite en un endroit le comte de Dorset,le duc de Buckingham et le comte de Rochester,mais ce ne sont guère que des noms:les vers délicieux,quintessenciés et très difficiles de ces petits poètes de la Restauration devaient déconcerter un étranger.Milton,l'un des plus intraduisibles de tous les poèmes anglais, lui a guère suggéré quelques épisodes mi-religieux,mi-philosophiques;pas un seul vers de Chénier ne renferme l'écho se son lyrisme âpre et puissant.M.Dimoff croit qu'il lui a emprunté l'idée de faire parler Dieu-idée qu'il voulait utiliser dans l'Amérique:mais il avait pu aussi bien en trouver l'inspiration dans la Bible.Même connaissance superficielle de Shakespeare. Quelques vers de l'Amour et les Amants viendraient de la chanson d'Ophélie,de Hamlet(1),mais une autre source est plus probable:Nina ou la Folle par Amour,opéra-comique où pleurait tout Paris sous le règne de Louis XVI,et où se trouve l'air fameux:"Le bien-aimé ne revient pas!"

Chénier ne s'attache guère plus aux autres littératu-

(1)-"Ne reviendra-t-il pas?Il reviendra sans doute,
Non,il est sous la tombe,il attend,il écoute"etc-
cité T.II p 390

res étrangères, à la littérature italienne par exemple, qu'il comprend mieux, et même à Alfieri qu'il connaît personnellement. Il n'y a jamais qu'une connaissance superficielle, sans intimité réelle.

Les idées philosophiques ou sociales de Chénier sont banales: du Rousseau; son esthétique ne lui appartient pas en propre; son style n'est pas toujours exempt de métaphores usées; son érudition est parfois encombrante. M. Dimoff a minutieusement étudié sa connaissance des auteurs anciens, trop minutieusement même: il met sur le même plan l'érudit et le poète, le disciple et le créateur. Cependant, si le premier aspect de la personnalité d'Ancré Chénier est certainement intéressant, le second devrait être bien plus nettement mis en valeur, car c'est lui qui fait l'éternité de l'oeuvre.

M. Dimoff voit en elle "l'union des tendances post-classiques et préromantiques". Je crois qu'il faut aller plus loin. Chénier donne en France, à son degré de perfection, la note hellénique qui a retenti dans tout le romantisme européen. Les âges littéraires ne sont pas des circuits fermés. Les transitions sont infiniment délicates et nombreuses. Des raisons plus ou moins mystérieuses ont voulu que, dans tous les pays, les grands romantiques se soient toujours tournés à un certain moment vers la Grèce. L'Iphigénie en Tauride de Goethe est de 1787; on sait quelle place tient Hélène de Sparte dans le Second Faust. Dans cet intervalle se placent les poèmes de Keats, l'Ode to a Grecian Urn, Endymion, Psyche, Lamia; ceux de Shelley, d'inspiration plus complexe encore et plus profonde, Hellas, Prometheus Unbound. Chateaubriand va chercher en Grèce sa "prêtresse d'Homère" des Martyrs. Le réveil de la sensibilité qui suivait un âge rationaliste a orienté les esprits vers la terre du lyrisme par excellence. En France, avant Chénier, Gluck avait déjà rendu aux légendes antiques leur puissance d'émotion trop souvent oubliée:

Orphée, Alceste, les deux Iphigénies sont parmi les premiers jalons de ce romantisme en terre classique. Beaucoup moins intellectuel que Goethe ou Shelley, prisonnier de l'idéologie de son temps, Chénier a demandé cependant à la Grèce le décor sensible et même sensuel de ses rèveries: tout un ensemble de formes, d'images, de symboles neufs. Dans cette voie, il va de l'avant, dépasse son temps, atteint une des grandes sources de vie de la littérature de tous les âges. Ceci parce qu'il a "reçu le don mystérieux du génie poétique", suivant l'expression de M. Dimoff. Mais c'est là une cause première, non une conséquence. Pour des nécessités de plan, sans doute, M. Dimoff a séparé en deux groupes des éléments inséparablement unis. Chénier est un poète romantique, non pas un préromantique ou un postclassique, et ensuite un poète. C'est encore bien plus net lorsqu'on compare ses oeuvres à celles de Parny ou de Le Brun, tout "Pindare" qu'était ce dernier.

Il est impossible de signaler toutes les idées neuves que M. Dimoff apporte dans ses deux gros volumes. Des silhouettes curieuses traversent l'essai biographique. Peut-être restent-elles trop à l'état d'esquisses. La personnalité de Chénier lui-même, vibrante, fougueuse, tourmentée, se dégage mieux dans ses poèmes que des commentaires de M. Dimoff. On l'entrevoit parfois comme derrière un voile. On voudrait aussi en savoir plus sur Mme Chénier, la fausse Grecque, sur Camille, l'exigeante maîtresse du poète, sur les Trudaines, les deux jeunes frères morts sur l'échafaud, sur Jean-François de Pange. Un travail comme celui de M. Dimoff a sans doute le droit d'être surtout une étude de critique littéraire, mais on aimerait à voir s'y refléter plus nettement le XVIII° siècle finissant. Le sens de la vie courante fait défaut, par endroits

Ainsi, en 1784, on ne passait pas le St-Gothard en voiture, comme

le laisse croire un mot de la p.I48(T.I).Evidemment en I777, l'Anglais auquel M.Dimoff fait allusion, avait accompli cet exploit: c'était Charles Greville, le neveu de sir William Hamilton et de la célèbre Emma. Mais c'était là un pari, qui lui avait coûté quelques centaines de livres. On voudrait aussi savoir plus exactement ce qu'était Londres et Rome lors des séjours de Chénier.

Enfin, et surtout, il est navrant que l'étude s'arrête en 1790. M. Dimoff donne d'excellentes raisons pour justifier ce point final. Toutes sortes de conditions font un tout à peu près cohérent des vingt-huit premières années de la vie de Chénier; après 1790, il sombre dans la politique. Sans doute. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est mort à trente-deux ans et que c'est durant la Révolution qu'il a écrit le Jeu de Paume, les Iambes, la Jeune Captive. Ces vers sont même si importants que M. Dimoff, à plusieurs reprises, se voir forcé d'y faire allusion, bien qu'ils soient postérieurs à la date à laquelle il s'arrête. Il faut espérer qu'un jour, consentant à faire oeuvre d'historien, il complètera son livre et suivra André Chénier jusqu'à la charette du 7 Thermidor. Il pourra ainsi couronner son beau travail et donner une conclusion logique à la biographie du grand lyrique qui, hanté par l'idéologie de son temps, qui répondait pourtant si mal à sa nature profonde, a péri dans la tourmente soulevée par la brusque réalisation de ces utopies dangereuses et arbitraires.

Claire-Eliane Engel